

La mythologie «japhétique» : Marr entre le Caucase, la Bible et la Grèce

Robert TRIOMPHE
Université de Strasbourg

Résumé : Cet article cherche à présenter Marr non comme un théoricien, mais comme le vivant produit d'un espace et d'une époque particulière, qui a agi et réagi en fonction de son origine (géorgienne) et d'une expérience ethnologique et linguistique corroborée par la révolution bolchévique. D'où l'appel à une langue caucasique (le tchéchène) pour nous mettre d'abord en situation marrienne, puis un résumé de l'expédition de Marr au Lazistan, enfin un commentaire détaillé de la confirmation du «japhétisme», que Marr a expressément demandée à la Bible et à la mythologie grecque. La symbolique de la montagne (l'Ararat, où atterrit l'arche de Noé, ébauche de la tour de Babel et de la «montagne des langues», donc du Caucase tout entier) avec le prototype de la notion de «descendance», sont mis en lumière. Quant à la mythologie grecque, Marr a invoqué Prométhée et une forme archaïque du mythe d'Atlas, qui traduisent une vision méditerranéenne du monde, où l'Orient caucasien et l'Occident atlantique se rejoignent déjà et préfigurent l'unité «ibérique» de l'espace «japhétique». Enfin l'axiome marrien «les langues ne meurent pas, elles se croisent ou on les tue» révèle un Marr «refoulé», qui se sert sans doute du russe (avec l'accent géorgien) comme langue véhiculaire, mais attaque en fait indirectement, par occidentaux interposés, toutes les langues dominatrices, y compris celle de l'empire des tsars. [Ceux qui chercheraient un commentaire actuel de la vision marrienne tragique de la destinée des langues le trouveraient dans le livre de Daniel Nettle et Suzanne Romaine traduit maintenant en français *Ces langues, ces voix qui s'effacent* (éd. Autrement Frontières)]. Marr a dû aussi refouler le secret d'une naissance illégitime. Sa glottogonie, quels que soient ses parallèles savants, notamment dans la linguistique du XIX^{ème} siècle, a sans doute là ses sources profondes.

Ainsi au-delà de la superstructure théorique qui recouvre ses idées, Marr demeure attachant. Ses étymologies même fantaisistes font non seulement sourire, mais réfléchir, comme d'ailleurs les étymologies des Anciens et du Moyen-Age, écartées naguère par l'école phonéticienne.

Mots-clés : Ararat ; Atlas ; Babel ; Bible ; cosmisme ; descendance ; espéranto ; Japhet ; laze ; montagne ; mythe ; (enfant) naturel ; Noé ; poète ; Prométhée ; vin ; tchéchène.

Ἄνω ποταμῶν ἱερῶν χωροῦσι παγαί. Euripide, *Médée*, 410
(‘Les fleuves sacrés remontent vers leurs sources’).

Je dois d’abord préciser que je ne suis pas un «lingvist-teoretik», comme disait Marr, et par conséquent je risque de décevoir les spécialistes ici présents. J’ai rencontré Marr un peu par hasard, en raison de mon intérêt pour le Caucase, à l’occasion de deux ou trois brefs séjours à Tbilissi, où j’ai entendu parler de lui incidemment, soit pendant les fêtes du cinquantenaire de l’Université en 1969, soit pendant les trois mois où j’ai enseigné la littérature française à l’Institut de langues étrangères. Un linguiste géorgien qui avait fait 6 ans de Sibérie pour marrisme m’a même emmené très discrètement chez lui et m’a montré quelques souvenirs, des coupures de journaux relatant les funérailles grandioses de Marr à Léninegrad en 1934. D’autres encore m’ont parlé de l’autopsie (?) du cerveau de Marr, qui aurait effectivement révélé des configurations extraordinaires, certains enfin se souvenaient de ses expéditions dans les montagnes du Caucase, de ses contacts familiers avec les hommes et les bêtes. J’ai alors pris connaissance rapidement des travaux de Marr (et sur Marr) qui m’étaient accessibles et publié un article de synthèse en 1971 dans l’*Annuaire de l’URSS*, et je dois dire que je ne me suis guère renouvelé depuis.

Voici en tout cas ce que je distingue aujourd’hui à travers les brumes qui envahissent ma mémoire, portée à confondre les visages, à brouiller les limites convenues des mots, des idées et des choses. D’abord pour rester proche de Marr, je voudrais me mettre avec vous en situation «marrienne», non seulement situer Marr par rapport à son idée de la langue et à l’histoire de la linguistique, mais le replacer sur la base concrète des langues mêmes avec lesquelles il a appris à penser, celle des langues caucasiennes. Après quoi, j’essaierai d’aborder les justifications que Marr a explicitement demandées de sa doctrine aux «légendes», essentiellement à la Bible (d’où le «japhétisme» tient son nom) et à la mythologie grecque. Je vous propose donc pour commencer une brève excursion linguistique au Caucase, en choisissant la «Tchéchénie». Je n’oublie pas pour ma part en effet que la «montagne des langues» est, hélas!, la montagne du sang, qu’il y a même là-bas entre les langues et le sang un lien vital : la montagne a la même fonction identitaire, la même valeur d’autodéfense et de refuge quand elle préserve chez ses habitants l’originalité de la langue et quand elle stimule la volonté farouche d’indépendance que lui refusent les grands empires périphériques, ses voisins. Ainsi donc, il y a une dizaine d’années, alors que la première guerre dite de «Tchéchénie» (un nom de pays et de peuple qui est faux, emprunté à ses ennemis) venait de commencer, par sympathie naturelle pour le peuple «tchéchéne» et sa nouvelle tragédie, je m’étais mis au «tchéchéne», car j’avais la chance d’avoir une excellente grammaire, le *Samoučitel’ čečenskogo jazyka* d’Aliroev. Je lis et tombe bientôt sur les pronoms, et notamment sur la double forme de la première personne du pluriel *txo* et *vaj*, le premier exclusif (‘nous sans vous’) et le second inclusif (‘nous avec vous’). Je savais que le phénomène existait

dans une série de langues, même en chinois. Mais le Caucase m'en offrait un exemple particulièrement frappant, car l'inclusif *vaj* était en même temps présent dans le nom authentique des langues tchéchène et ingouche, (*vaj naxskie jazyki*, 'nos langues à nous les hommes'); et, phénomène encore plus remarquable, *vaj* voulait dire en même temps 'essaim d'abeilles'. Je pensais à la fois à mes abeilles (je suis apiculteur), à la notion animale de la collectivité humaine que les insectes sociaux suggèrent depuis toujours et qui a inspiré à Virgile une belle méditation philosophique, politique et religieuse au IV^{ème} chant des *Géorgiques*, à Marr enfin, car l'essaim donne l'idée d'une globalité maternelle destinée à s'épanouir et à se fixer dans une ruche, pareil en somme à ces collectifs d'où Marr faisait sortir peu à peu les mots et les concepts par individuations successives. De plus, je me rappelais la symbolique de l'essaimage dont les métropoles de la Grèce archaïque avaient parfois appliqué l'image à leurs colonies, disséminées dans tout l'espace méditerranéen — cet espace-clef du «japhétisme». Il se trouvait que, justement, Marr avait effleuré la symbolique de l'essaim et de son nom, cherché le rapport entre le *roj* et ce qu'il appelait la *rojnost'* (la notion d'essaim ou «l'essaimité», selon lui antérieure au *roj*, comme la *staja* à la *stajnost'*), fondement de la double fixation du collectif : dans la *kočevaja žizn'* (sur la base *skit-*, celle de russe *skitat'sja*, *skot* !) et dans l'*osedlaja žizn'* (qui cachait une *boginja* — *gradostroinel'nica* présente en Allemagne comme en Asie Mineure...!). Ainsi la spécification des noms ressemblait à des ébauches conjuguées de l'immobilité et du mouvement, du «devenir» et de ses «stades», d'autant plus admirables à mes yeux que, pour traduire son idée en mots, Marr *dérivait* de *roj* une *rojnost'* suffixée, dont il déclarait le concept *antérieur* à *roj*, sa base verbale initiale! Sa pensée était-elle donc contredite par sa formule? Ne jouait-il pas à inverser subrepticement les rapports de l'essaim et de la ruche, ou plutôt, si j'ose dire, à mettre la charrue devant les bœufs, et n'était-ce pas là, au fond, le secret du japhétisme, voire celui de toute philosophie sur les rapports réciproques de la langue et de la pensée? A l'intérieur de ce schéma vertigineux, les deux «nous» du tchéchène suggéraient toute la théorie des pronoms personnels chez Marr, dont la fonction de «remplaçant» était présentée de manière pittoresque dans *Jazyk i myšlenie* : ce *mestoimenie* ('pronom', qui, étymologiquement, *zameščает imja* : 'remplace le nom'), *čto èto za zam* ? Et la réponse était que le pronom se formait à l'intérieur d'une notion collective, plus ou moins totémique, où coexistaient le moi (ou la famille) d'une part et la tribu d'autre part. Alors la dualité du «nous» tchéchène et de ses semblables dans d'autres langues ne serait-elle pas un reflet, un résidu, à la première personne du pluriel, de la fissure initiale qui avait servi de matrice à la séparation ultérieure de tous les pronoms, à commencer par celui de la première personne du singulier?... J'en restais à ce point d'interrogation, heureux d'avoir trouvé dans le *vaj vajnakh* un «mot de la tribu» qui donnait «un sens plus pur» au tribalisme tchéchène...

Continuant à faire du tchéchéne, langue passionnante, mais difficile, je m'initiais tant bien que mal aux 4 classes du nom qui n'ont pas ou n'ont plus de valeur sémantique, mais sont purement morphologiques, spécifiées par une seule consonne, *b*, *v*, *d* et *yi* (*jod*) ou *h*, ajoutée à l'initiale du verbe, lequel s'accorde ainsi avec la classe de son sujet ou de son objet. Or les linguistes tchéchénes, en véritables disciples de Marr, ont cru retrouver ce système dans des mots indo-européens sémantiquement proches les uns des autres, diversifiés par une consonne initiale semblable aux consonnes qui marquent les classes de noms du tchéchéne. Soit le complexe sémantique important centré sur la notion de «courbure» ou de «côté», d'arc ou de joug: lat. *jugum*; all. *Joch*, russe *igo*, mais aussi *duga*, gr. ζυγόν, à côté de la racine *gib-* de russe *gibkij*, avec métathèse *big-* dans all. *biegen*, *Bogen*, et aussi russe *bok*, angl. *back*, etc. Le tchéchéne *bukè*, *dukè* et *hukè* avec les sens de 'dos, reins, milieu'... D'où l'idée que l'indo-européen aurait gardé des traces des classes de noms et l'hypothèse, sinon d'un croisement de langues, de quelque substrat commun à l'indo-européen et au tchéchéne caucasique, soit l'idée même qui avait amené Marr à la grande perspective de l'évolution linguistique: en développant la flexion, l'indo-européen aurait néanmoins conservé en son sein les résidus des époques glottogoniques antérieures. Cela rejoignait la vision marrienne des bases de la civilisation européenne, que l'Occident situait obstinément dans l'Antiquité gréco-romaine, alors que Marr posait un monde méditerranéen préhellénique et italique antérieur, intégré par celle-ci, présent dans l'épopée homérique, «manifesté» par les découvertes archéologiques — en Crète, à Mycènes et à Troie — de Schliemann et d'Evans, dont Marr avait une connaissance précise. L'archéologie, dit-il, a révélé dans les îles et presque îles de la Méditerranée, dans les Pyrénées, les Apennins et les Balkans, au Sud de la Russie et sur les rives du Pont, une population créatrice partout la même, révélée par des monuments dont ni les Indo-européens ni les Sémites ne sont les auteurs. Marr l'appelle *japhétique*, ou encore le «3ème élément ethnique». Ce sont là des réalités, des «choses», qui rabaisent les prétentions indo-européennes à reconstruire une langue, et il cite en particulier une statuette en bronze commentée en 1872 par Stasov, témoin de ce monde immense auquel il manquait cependant un nom avant que Marr l'ait trouvé, celui de *japhétique*.

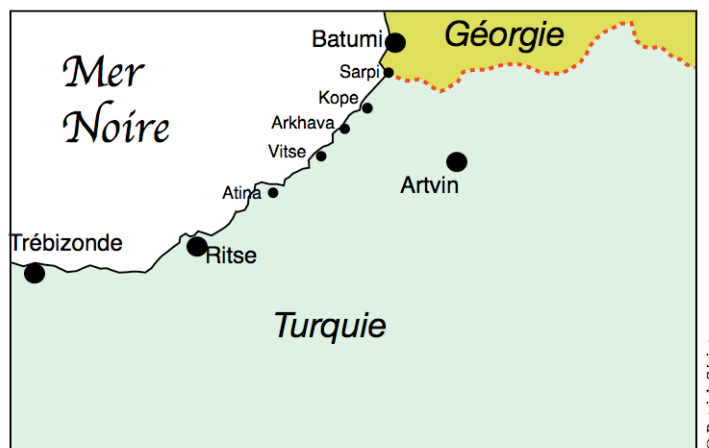
Mais pour bien comprendre Marr, il ne suffit pas de préciser sa théorie des langues et des choses-témoins, il faut se rappeler les contacts humains qui l'ont dictée, et accompagner le linguiste sur le terrain, où ses idées ont pris corps, où il s'est identifié à l'objet de sa quête. Je dirai donc un mot d'une de ses études ethno-linguistiques les plus significatives, celle que résume son compte-rendu intitulé *Iz poezdki v tureckij Lazistan. Vpečatlenija i nabljudenija*, dont il tirera en 1910 sa *Grammaire de la langue laze*, publiée dans les *Izvestija imperatorskoj Akademii Nauk*, avec une préface qui met au point la théorie du japhétisme et la résume sous forme de tableaux généalogiques. Le but premier de l'enquête, c'était de retrouver, au-delà de la comparaison des langues caucasiennes avec les

langues sémitiques, un substrat antérieur, avec la conviction que les langues caucasiennes parlées, les dialectes, devaient en conserver la trace, sous forme de résidus phonétiques, morphologiques et lexicaux plus authentiques que tout ce qu'offraient les langues écrites. Marr choisit d'aller chez les Lazes, habitants d'un «Lazistan» situé entre Batoumi et Trébizonde, presque exclusivement en territoire turc. A son intérêt linguistique, le pays ajoutait le prestige de quelques souvenirs historiques (le passage de Xénophon avec l'expédition des Dix Mille), et il avait été décrit récemment par quelques voyageurs et romanciers occidentaux, surtout dans le pittoresque *Kériban-le-Tétu* de Jules Verne (1883) qui fait passer son seigneur Kériban par les bourgades mêmes où Marr va s'arrêter. Pour notre citoyen russe (accompagné d'un étudiant, porteur de matériel photographique) l'entreprise était délicate, étant donné l'état des chemins, les moyens de transport, les qualités variables de ses guides, la difficulté à trouver une langue de communication sûre, les tracasseries et soupçons des autorités turques et de la police, qui le prennent pour un espion, et plus encore la méfiance naturelle des populations.

Qu'est-ce en effet, historiquement et sociologiquement, que ce pays des Lazes, ou comme on dit aussi des Tchanes? Ils ont été repoussés par étapes dans les limites actuelles. Ils formaient d'abord apparemment un seul peuple et une seule langue avec les Mingréliens établis au Nord de Batoumi. Actuellement, les plus authentiques sont ceux qui sont le plus loin à l'Ouest, les autres ayant subi fortement les influences géorgienne et mingrélienne. Un nom de fleuve frontalier suscite aussitôt les méditations de Marr, celui du Tchokrokh (environ 500 km de long), qui se jette dans la mer Noire en territoire russe au Sud de Batoumi, mais est turc dans le reste de son cours. Si l'initiale *Tch* est un *k* palatalisé, et le *r* une variante de *l*, le Tchokrokh nous renvoie à la Colchide, et peut aussi bien que le Rioni cacher le nom antique du Phase, en tout cas témoigner d'une unité antérieure à la division du mingrélien et du laze. Le nom même de tchane qui est ancien peut se rattacher à celui de Kaïn: il évoquerait, avec le biblique Tubal-Kaïn, un peuple de métallurgistes, travaillant le bronze et le fer...

Comment Marr communique-t-il? Un de ses interlocuteurs lazes parle constamment en turc avec lui parce qu'il a honte de sa langue nationale. Sur le bateau arménien qui fait escale dans les ports du Lazistan en reliant Batoumi à Trébizonde, la langue courante est le turc, le capitaine est turc, il y a surtout des Grecs, des gens aisés, des Khémchines, ces Arméniens musulmans aisés qui ont oublié leur langue, parlent russe et disent du mal des Lazes et de leur avarice. Dans certains villages le laze est bien conservé, Marr fait la carte des dialectes et des sous-dialectes, les plus purs étant ceux de l'Ouest. Les principaux centres urbains sont Kopé, Arkhava, Vitsé, Atina et Ritsé. On lui dit qu'à Atina, les Lazes sont des Grecs qui ont appris le laze et le déforment. A Atina, où on le maltraite et lui enlève pendant 8 jours ses passeports, il rencontre au café un Géorgien musulman qui a fui la Russie, un docteur grec et un infirmier arménien. Enfin, il trouve quelqu'un qui l'initie au laze et lui permet au bout de 19 jours de se

débrouiller tout seul. L'un de ses guides, musulman très strict, ne connaît du russe que les jurons, dont il parsème son tchane en croyant que ce sont de simples exclamations ou onomatopées. Une autre fois, Marr loge dans la maison de la sœur d'un de ses guides, elle est aux mains d'un garçon de 10 ans, qui parle et écrit le turc, se fait donner par Marr des leçons de russe contre des leçons de tchane, s'occupe d'abeilles logées dans des ruches perchées au sommet de jolis hêtres. La soirée se termine par une conversation dans un café, dont le propriétaire se trouvait précédemment au bord du Danube et a fait fortune en une nuit en assassinant quelqu'un. Entre une troupe de Kurdes à l'air farouche qui servent de portefaix. Le lendemain Marr rencontre un Tatar de Crimée d'origine laze qui peint des enseignes et des mosquées. Il se demande si les Lazes n'ont pas été, à titre individuel porteurs d'influences tout autour de la mer Noire : une diaspora comme d'autres... Puis son chemin croise une route carrossable (*arbočnaja doroga*), qui rejoint Erzeroum, fréquentée par des marchands qui viennent vendre des vaches et des bœufs amenés ensuite à Izmir, et dont les marchandises obtenues en échange font l'objet d'un règlement échelonné sur six mois. Il note le beau et le mauvais temps, les paysages, les forêts de hêtres, les ponts parfois en pierre, souvent improvisés, les fournisseurs de chevaux, la présence de Géorgiens de Batoumi, le bateau allemand qui va de Trébizonde à Batoumi. Il constate que beaucoup de Lazes connaissent la Russie ou y sont allés, mais ceux qui ont vécu en Russie et savent le russe gardent une rancune terrible contre les Russes et sont souvent insolents avec Marr. L'un, qui est allé à Kiev, ne sait pas ce que c'est qu'une université ou un professeur, et quand on lui demande s'il a entendu parler des étudiants, répond : oui, ce sont ceux qui se chamaillent. Une fois, Marr croise un groupe de femmes qui, dès qu'elles l'aperçoivent, prennent le voile. Il rencontre un Laze coiffé d'un fez, en costume occidental, qui jouit d'une excellente réputation : on explique à Marr qu'il a tué six personnes. A la guerre? demande Marr. On lui répond en souriant : Non, bien sûr... L'approche de Vitsé, où Marr passera une semaine, sera pittoresque. La route est bordée de nombreuses cabanes couvertes de tuiles pour faire halte ou s'abriter de la pluie. Les passants marchent lentement, et quand ils voient quelqu'un qui va vite, ils demandent : «qu'est-ce qui vous est arrivé»? A l'embouchure de la Fortuna, Marr aperçoit des filets destinés à la capture des éperviers (*jastreby*, pour la chasse). A Vitsé, on facilitera grandement son étude du parler local.

Le voyage de N. Marr au Lazistan (1909)

La description des aléas du voyage est suivie d'une présentation systématique des Lazes, de leur territoire, de leurs activités et de leurs mœurs. Le nom de laze est la forme grecisée (λάζοι), munie du préfixe *la-*, du pays des «zanes» ou tchanes, dont le zane était la langue commune. La Lazique (Lazika) était le nom de l'Ibérie-Mingrélie. Il faut supposer que les peuplades tchanes ont occupé naguère un territoire beaucoup plus vaste tant en longueur qu'en profondeur, jusqu'au fleuve appelé maintenant Kizil Irmak (qui se jette dans la mer Noire assez loin à l'Ouest de Trébizonde; son vieux nom Grec, Halys, est le nom commun de la rivière en tchane). Les Tchanes eux-mêmes ne s'appellent pas autrement que Lazes. On compte beaucoup de Tchanes géorgianisés, sans parler des Tchanes grecisés antérieurs. La haute chaîne de montagnes (plus de 3000 m) qui sépare le pays laze actuel du continent avait été occupée jadis par des monastères géorgiens. Il y a là maintenant une série de villages Khemchines.

L'artisanat conserve-t-il encore la trace d'une identité nationale? Il est représenté par des tailleurs de pierre et poseurs de briques, des forgerons (les couteaux lazes sont réputés), restes de ce travail des métaux qui a fait la gloire de Tubal-Caïn et aussi du Caucase. Aujourd'hui, la richesse du sous-sol en minerais est entre les mains des étrangers. Les scieurs lazes sont réputés dans tout le sud de la Russie; les boulangers lazes de la gorge d'Atina dont le pain est excellent, qui vivent de leur travail (tandis que les Khemchines riches vivent de leur argent), ont essaimé dans les ports de la mer Noire, jusqu'en Pologne et sur les rives de la Baltique. Les Lazes ramènent de Russie des femmes russes (ils ont aussi de rares femmes d'origine polonaise ou musulmane). Dans la kaza d'Atina, il y a plus de 100 femmes russes (selon certains plus de 800 et même encore plus). Le problème du mariage interethnique et interreligieux est simple. Les Lazes

boulangers ont séduit leurs femmes en se faisant passer pour chrétiens et en affirmant qu'elles seraient installées dans des provinces chrétiennes de Turquie. Une fois arrivés avec leurs épouses, ils barricadent autour de leur demeure tous les chemins, imposent aux malheureuses les dures corvées de bois et d'eau. A la fin elles deviennent musulmanes, et elles parlent assez bien le tchane tout en ignorant le turc. Dans la région de Vitsé, où l'on ne peut pas louer de cheval, elles font fonction de porteurs. Marr souligne leur esclavage. La conversion forcée d'orthodoxes à l'Islam révolte les Grecs qui vont demander la protection du consulat russe de Trébizonde. Les Lazés ne savent pas ce que c'est que la discipline, sauf les anciens Géorgiens musulmans quand ils ont servi en Russie. Ils ne sont pas spécialement hospitaliers, quoique leur réputation d'avarice puisse être une invention des Khemchines. Ils ont cessé de détester les Turcs, et ont acquis, quand ils sont passés par l'école secondaire et supérieure, un patriotisme turc à base de foi islamique.

Quand Marr demande les noms des mois en laze, on lui cite les noms d'emprunt, et quand Marr donne les noms anciens, il s'entend dire que ce sont des *bab'i nazvanija*, que seules les femmes emploient. Quand il fait part de son intention de rédiger une grammaire du laze, presque personne ne lui demande de l'envoyer quand elle sera terminée. Il n'y a pas dans ce pays de noblesse capable de s'ériger en gardienne de la tradition. Le seul legs visible du passé, dit Marr, ce sont les chapelets ou *četki* et les *jastreby*, dont Marr dit assez joliment qu'ils permettent aux gens de tuer le temps. Les chapelets qu'ils ont toujours à la main, sont selon Marr une survivance de l'âge des monastères chrétiens. Marr n'a pas vu si les éperriers permettent effectivement d'attraper une proie. Il ajoute à ce legs du passé le témoignage des enfants, de leur esprit vif et de leurs jeux; les enfants parlent encore le laze, mais l'oublent très vite à peine arrivés à l'âge adulte. La coiffure nationale, le bonnet autrefois le même qu'en Géorgie, a disparu au profit du fez. Marr termine en énumérant tout ce qui reste du passé préchrétien et chrétien dans les noms des mois et des jours, qu'il compare aux noms géorgiens, évoque la vieille fête syncrétiste des *litropi* avec les bains des femmes au bord de la mer, les survivances accusées par les découvertes archéologiques (depuis les haches préhistoriques en bronze jusqu'aux monnaies byzantines), par l'architecture et le mobilier, notamment les tables à pilier central constituées à partir d'un ensemble de noix jetées en un même lieu et qu'on a laissé pousser ensemble avant d'en étaler les tiges en plateau, les paniers tressés pour recevoir le raisin des vendanges, etc.

La conclusion de ce récit nous fait voir en Marr un enquêteur de premier ordre, qui explore toutes les faces de l'activité sociale : il conclut assez solennellement à la disparition de l'identité laze, qui se traduit par le mépris des Lazés pour leur propre langue, dont ils ne veulent pas avouer qu'ils ne la savent pas. Mais on croit deviner, tout au long du reportage, en dehors des données objectives, non pas tant l'agonie d'un monde, que la présence quelque part d'une volonté de mort. Que penser en effet de ce

peuple arrivé au terme de la dégénérescence, *zaveršajuščij put' nacional'nogo vyroždenija?* En présence de la *gibel' nacional'nogo samosoznanija*, Marr songe à la possibilité d'un idéal humanitaire, dont l'initiative ne pourrait d'ailleurs appartenir au peuple lui-même: l'avenir seul dira ce qui est réalisable. Selon lui, il revient au savant d'utiliser les trésors des gisements (*zaleži*) que contient dans ses profondeurs ce pays vierge, *ètot nepočatyj kraj, kraj sedoj drevnosti*, pour approfondir nos connaissances scientifiques et leurs constructions théoriques (*teoretičeskie postroenija*). Ce terme de *zaleži* caractérise bien la vision géologique que Marr a de l'histoire des peuples et des langues, des couches qui s'y succèdent depuis les profondeurs jusqu'à la surface du temps. Il refuse les barrières artificielles, notamment celles de l'exotisme qui nous font classer les langues, comme nous classons les animaux, en domestiques et sauvages. Il rend leur dignité aux langues non écrites, en attendant que par leur alphabétisation, et la latinisation des alphabets, il les fasse un jour participer à la construction de la culture universelle. En présence d'une communauté ancienne en pleine dégénérescence, il s'accroche à sa langue parce que c'est elle qui contient le principe de vie. *«Les langues ne meurent pas, dira-t-il ailleurs, elles s'hybrident ou on les tue»* : Comme les ont tuées les Européens en Asie et surtout en Afrique et en Amérique, comme ont voulu le faire pour les Basques la hiérarchie ecclésiastique, les féodaux et les rois qu'il appelle en français «ces splendides bandits», comme d'autres font au Caucase où on voit des savants se pencher sur des fragments de parchemins de langues mortes, les exposer dans les musées, *indifférents à l'extermination de langues vivantes dont la signification dans l'histoire de la culture est capitale.*

Ne nous y trompons pas par conséquent, malgré sa polémique à l'adresse des linguistes occidentaux, indo-européistes ou autres, c'est le patriote caucasien qui parle, et au-delà des petites langues qu'on tue, au-delà de la turquisation dont il est témoin au Lazistan, il pense à tout ce qu'au cours des siècles, les grands empires ont accumulé de violences contre toutes les langues et toutes les cultures de sa patrie. Car s'il y a des langues qu'on tue, c'est qu'il y a des tueurs de langue, et par conséquent des langues de tueurs, des langues dominatrices, mais sans doute n'est-il pas bon de le dire, ni même de le penser tout haut : qui oserait faire des réserves et se souvenir, surtout s'il appartient lui-même à la langue dominatrice, que ce noble coursier¹, compagnon indispensable de tout échange et de toute vie, a pu brouter à longueur de siècles dans les verts pâturages de Tueurs magnanimes? Chez nous aussi, le français s'est imposé dans le sillage de la force, en éliminant «ses» dialectes, il s'est fait comme les rois sont dits avoir «fait la France» : en ne gardant du verbe «faire» que son participe passé, fixateur d'ordre et de beauté. Le langage comme le pays, «tel qu'en lui-même enfin»... De la Rome antique à Pétersbourg, le même impérialisme, politique et linguistique, massacreur et majestueux, proclame

¹ La langue ressemble à un cheval qui sert de monture au locuteur selon Apulée, et le bilingue (grec/latin) est celui qui sait changer de cheval...

sa double gloire (*slava, kuplennaja krov'ju*) : à ses monuments de pierre, il ajoute celui de la langue d'Empire, où les poètes, Horace et Pouchkine, inscrivent fièrement leur nom: *Exegi monumentum, Ja pamjatnik sebe vozdvig nerukotvornyj*. Si brillante qu'elle soit, la langue de Pouchkine projette toujours un peu d'ombre sur celle du «Kalmouke ami des steppes». C'est la loi de l'histoire, dont la mémoire brode sur un tissu de violence et d'oubli. La linguistique de Marr, elle, n'oublie pas, car la confrontation du géorgien et du russe lui a ouvert les yeux, l'a poussé à une réaction instinctive contre un meurtre permanent qui ne dit pas son nom, contre une oppression culturelle centenaire. La glottogonie est le contrepoids de ce duel, un retour aux sources, à la fécondité pure, dicté par la misère d'un présent où les bases mêmes de la culture sont menacées. Aussi, quand la Révolution d'Octobre aura mis le masque de l'internationalisme sur le visage «panrusse» (*vserossijskij*) de l'Empire, c'est avec une sorte de joie maligne qu'il appliquera à la langue russe, parlée par le dominateur un moment effondré, sa critique de l'impérialisme linguistique et ses principes d'hybridation historique; il fera éclater le russe et le verra naître en dehors de tout centre identitaire, sur ses frontières, aux confins des mondes scytho-iranien, caucasien et finno-ougrien, tandis qu'il ira chercher des modèles d'avenir chez les Tchouvaches, au carrefour ethno-linguistique kamovolgien. Car la fécondité du contact demeure, c'est par contact que tout se crée, et que la force créatrice inépuisable de la langue se transmet d'un stade à un autre. Il ne faut donc pas majorer le rôle de la violence dans l'évolution linguistique, mais seulement rappeler aux linguistes oublieux, hypnotisés par les lois de l'ordre et du devenir, que le serpent est là comme ailleurs, comme partout, dissimulé dans l'obscurité féconde de la terre. Marr tenait les deux bouts de la chaîne. Il croyait que rien ne se perd : le legs du passé japhétique demeure, et, par le témoignage des langues parlées, si riche au Caucase, on peut restituer le socle culturel, préhellénique, méditerranéen et même plus large encore, qui a porté entre autres la civilisation gréco-romaine.

Je me risquerai à ajouter que ce regard ethno-linguistique de Marr, arrêté ici un moment sur les Lazes, a encore une autre portée, une actualité, une généralité, qu'il n'avait pas au début du siècle précédent. Le Lazistan est un espace exemplaire. Marr est un voyageur qui le parcourt en regardant le monde à distance, en faisant des déplacements incessants coupés de haltes, il va de village en village, à pied, à cheval, en bateau. Ses guides, instruments de toutes les communications, jouent un rôle capital. Les hommes qu'il rencontre ou interroge sont soit des gens qui passent sur la route, soit des auxiliaires improvisés et leurs contacts, donc tout un peuple d'hommes et de femmes porteurs d'identités fragmentaires, turquisés, musulmanisés. Le lieu privilégié des rencontres est soit la route soit le café, dont les clients ont toutes sortes de professions et de nationalités, artisans, marchands, migrants, petits fonctionnaires; ici c'est un docteur grec, un infirmier arménien, des Kurdes, des Khemchines, des individus qui ont oublié leur langue comme leur religion. Autrement dit, Marr n'est témoin

que de la mobilité, la déstabilisation, la fugitivité du monde, coupées d'arrêts sur images. C'est sans doute un peu ce qui arrive au cours de tout voyage, quand tombent les cloisons des routines quotidiennes, quand enfin le moi peut échapper à ses propres fermetures : sentiment et besoins vieux comme le monde. Mais il y a, selon les époques, des degrés dans la signification et la fréquence. Quelques études ont été faites sur le rôle croissant des cafés, des restaurants, des hôtels et des voyages dans l'histoire de notre temps (sur l'appel d'air offert par la multiplication des espaces-rencontres aux spécialistes de la propagande religieuse et politique, et plus généralement sur l'apparition du thème de l'hôtel en France, ainsi chez le romancier Paul Morand dans les années 20, considérée comme un prélude à la déstabilisation et au nomadisme de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle; ne voit-on pas maintenant la pensée se transporter au café et apparaître, outre les cafés «littéraires», des cafés «philosophiques»?...). Le regard de Marr sur les Lazes, c'est donc déjà un peu le nôtre, ce regard ethnosociologique qui s'évade hors des «prisons» familiale et nationale, échappe aux structurations d'origine, considère les hommes sous l'angle de la diaspora, mêle les frontières, les compatriotes, les étrangers, les vacanciers, tous individus à la fois proches et lointains, à distance de sympathie et nos semblables en vertu de cette distance même, *parce qu'au fond notre identité ressemble à la leur et se fissure comme elle...* Car notre regard actuel va aux identités fêlées ou en gestation incertaine, portées par des individus qui se croisent à tout instant et en tous sens, tandis que l'intérieur de la «maison», avec ses murs naguère aussi rassurants que redoutables, aujourd'hui balayé par les courants d'air, ne structure plus l'ordre de l'esprit et du cœur, parce que nous sommes en train d'intégrer à notre être même l'ouverture de l'espace, qui fait ressembler le spectacle du monde actuel à celui qu'on voit par la fenêtre d'un train, toujours en mouvement, sauf pour de brèves stations. Je n'insiste pas, mon point de vue pourra paraître négatif et discutable. Je crois cependant ne pas sortir de mon sujet. Marr, par son tour d'esprit, par son expérience de la mosaïque caucasienne, me semble être un précurseur de notre temps, suspendu entre le sentiment profond d'une perte d'identité et le besoin d'une stabilité projetée loin en avant ou loin en arrière, mais actuellement fantômatique ou illusoire.

Marr revient donc de son expédition au Lazistan avec un tableau de généalogie japhétique corrigée, qui figurera dans la préface de sa *Grammaire laze (tchane)* (p. XXIII). Le nouveau classement invoque surtout des considérations phonétiques, la distinction des dialectes à gutturale et à spirante avec des sous-dialectes à variantes rudes ou douces. Naguère, la branche japhétique du Caucase se divisait pour lui en géorgien, mingrélien, et svane, ibérique (= laze + certains dialectes mingréliens) et langues de l'Arménie préarienne. Maintenant, il comprend qu'il ne s'agit plus de langues associées, mais de groupes de langues, et que le mingrélien et le laze constituent un groupe «tubal-caïnique». De même, le géorgien, qui résulte de la fusion du karte avec le meskhe, représente un autre groupe qu'il appelle Kachd-mosokh. Le svane, lui aussi, est le résultat de la fusion de deux

Bible ou tout simplement en dérive : c'est l'éternel problème du modèle et de l'image, problème biblique par excellence, puisque, si Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance, l'homme le lui a bien rendu, à moins qu'Il ait le premier donné l'exemple... En guise d'introduction à cette double énigme, je me permets de poser la question de la religiosité personnelle de Marr. Il avait dû recevoir une éducation chrétienne, et j'ai lu qu'il avait été «staroste» de l'église géorgienne de Saint-Pétersbourg. C'est évidemment en linguiste qu'il avait fréquenté assidûment les vieux textes religieux des littératures géorgienne et arménienne, mais peut-être ne les fréquente-t-on pas, si j'ose dire, impunément. J'ai remarqué qu'il avait lu des ouvrages récents de missionnaires occidentaux (cf. *Jazyk i Myšlenie*, p.12-13). Ainsi, pour dénoncer la faiblesse du recueil *Les langues du monde* patronné par Meillet, lequel, dit-il, connaît très peu de langues, il oppose à la pauvreté de cet ouvrage la somme en six langues européennes du révérend Schmidt, qui a fait appel à 76 savants, linguistes, historiens des religions, ethnologues, archéologues, et a déclaré fonder ses structures dites paléoethnologiques sur «l'esprit» (d'où impasse, causée, selon Marr par «l'a priori mystique»). Car le père Schmidt raisonne en fonction du travail des missionnaires européens aux colonies où certes, précise Marr, ils exécutent la volonté des pays capitalistes et ont besoin des langues pour leur évangélisation. Mais les *missionery-evangelisty* ont devancé et de loin, selon Marr, les linguistes laïcs; Marr cite les atlas successifs du pasteur théologien et philosophe K. Grundemann (2ème éd.1903) et renvoie aussi aux animateurs de la *De propaganda fide* catholique. Ils ont, dit-il, constaté l'inconsistance des alphabets des langues des grandes puissances pour la transcription des langues indigènes et posé le problème d'un alphabet universel: *sovsem naši konkurenty!* Marr reconnaît en eux des frères, linguistes de terrain, non de cabinet comme Antoine Meillet. Son aveu de la «dimension universelle» (*mirovoj masštab*) de la pratique linguistique des missionnaires prouve une ouverture d'esprit qui dépasse peut-être la convergence des intérêts techniques.

Bien sûr, Marr fera officiellement profession d'athéisme, en se réclamant de l'engagement «difficile» du linguiste-théoricien dans la société soviétique. *U menja celyj doklad na temu : počemu tak trudno stat' lingvistom-teoretikom?... Tam upor... na obščestvennoe mirovozzrenie jazykoveda*. Mais le sens de cette phrase de 1930, avec la marge implicite de l'«upor», comporte une part de flou : *obščestvennoe mirovozzrenie* n'est pas *ličnoe mirovozzrenie*. C'est le citoyen soviétique qui parle et fait une conférence publique. S'agit-il de prudence politique, du besoin de se dire communiste de cœur? Marr essaie alors de tirer de sa doctrine elle-même une preuve de la non-existence de Dieu. Ce qu'il a trouvé, dit-il, tout au long de son effort pour préciser les bases des changements dans les «catégories de superstructure» (*nadstroëčnye kategorii*), c'est que ni le lieu, ni la géographie ni la nature, même assortie de forces productives, ni le temps saisi hors de sa détermination par la production n'ont pu agir sur le mouvement de la pensée. Pourtant, rien n'existe en dehors du temps et de

l'espace. Aussi, quand l'humanité s'est «égarée» en incarnant ses besoins matériels et spirituels dans un dieu détaché de la production et des rapports sociaux, doué de qualités étrangères au temps et à l'espace, elle donne *dlja razumejuščix* la meilleure preuve, irréfutable, que Dieu n'existe pas ou n'a existé que comme catégorie d'un horizon limité. Parce que l'éternité a besoin du temps, et que l'idée même du temps a longtemps échappé à l'humanité. Quoiqu'on pense de la valeur et de la spontanéité de cette affirmation, l'effort de Marr pour chercher par lui-même dans la linguistique le substrat de la croyance religieuse, son appel aux catégories de l'esprit humain, sont une manière de prendre de la hauteur, et même si le totalitarisme marxiste la commandait, elle a son intérêt, à comparer avec le point de vue de ceux dont la science reste prudente, respectueuse (ou prisonnière) des limites convenues.

Examinons maintenant en lui-même le récit biblique bien connu qui explique par Noé, sa descendance et la construction de la tour de Babel, l'origine des peuples et des langues — un récit dont il faut d'abord remarquer que son but et son sujet sont au fond les mêmes que ceux de la glottologie marrienne. Ce que Marr traduit en affirmant que la Bible est une «légende» qui confirme sa doctrine, ou, comme il le dit expressément par ailleurs: «si ma doctrine (le *novoe učenie ob² jazyke*) est un conte, c'est un conte de la réalité japhétique »... Mais dans quelle mesure le terme de «japhétique» peut-il résumer tout le contenu du récit biblique? Japhet, fils privilégié de Noé, partage avec Sem son aîné la bénédiction de son père, dont il a recouvert la nudité, tandis que le cadet Cham, simple témoin, est maudit (ce dont la langue russe se souviendra en le transformant en nom commun péjoratif *xam*). Le point de départ des générations successives qui vont ainsi se multiplier (ou se diviser : c'est la même chose... et il faut retenir, notamment face au problème d'origine posé par les langues, cette équivoque inhérente à toute pluralité), c'est la fin du déluge, symbolisée par l'arc-en-ciel, symbole de l'alliance divine, mais peut-être aussi figure céleste en couleurs de la multiplication terrestre des hommes. Sur la terre, le point-origine de l'aventure ethnique et linguistique post-diluvienne, c'est l'invention par Noé de la culture de la *vigne*, et par conséquent du vin qui l'enivre et le conduit à se dévêtir. Je me demande pour ma part, si, en plus de cette nudité indécente (sexe provoquant et profanateur, dont la fécondité ne peut déterminer la destinée des peuples qu'à condition d'être pieusement contrôlée), le vin ne dissimule pas une autre aventure. Si j'examine son nom, il semblerait que ce nom (selon la théorie — aujourd'hui combattue — de Meillet qui en jugeait par ses formes sémitique, grecque et latine, et au nom d'une patrie indo-européenne supposée étrangère à sa production) ait été pré-indoeuropéen, méditerranéen, ou comme Marr aurait dit «japhétique». Raison de plus pour s'y intéresser ici (malheureusement j'ignore ce que Marr lui-même a pu en dire). Mais *tout le monde sait que le*

2 Marr employait constamment en ce cas la forme *ob* de la préposition ; *o* appartient d'abord à la langue écrite. Sur une raison de l'intérêt de Marr pour *ob*, voir la fin de cet article.

vin délie la langue et même la trouble. Alors n'y aurait-il pas quelque rapport secret entre le vin et Babel? Philon lui-même, dans son *Traité de la confusion des langues*, n'a-t-il pas comparé le mélange des langues à un mélange de liquides (κράσις)? Quant au tabou sexuel mis en évidence par l'ivresse et au manteau destiné à le conjurer, il doit être mis en rapport non seulement avec la découverte par Adam et Eve de leur nudité et avec l'habit confectionné par Dieu pour la cacher, mais avec la série de tabous et de mystères qui entourent le vin à date ancienne (voir le culte de Dionysos en Grèce). Le danger de l'ivresse est conjuré par l'«hybridation» du vin : la nécessité sacrée de le mélanger avec de l'eau (de ne pas le boire «nu»?). Et c'est pourquoi les Grecs avaient donné au vase à l'origine rituel où on le mouillait le nom de «cratère» qui signifie «(vase) du mélange». Ajoutons donc l'exaltation linguistique de l'ivrogne à l'ex-altation de la tour, le mélange liquide (purificateur) au mélange sonore (voulu par Dieu), et désacralisons le tout grâce au mythe marrien des croisements perpétuels... Mais la Babel biblique semble déconnectée du vin, de Noé lui-même et de ses fils.

Revenons pourtant au contexte des chapitres qui précèdent Babel. On y lit dans la bouche de Noé, après sa malédiction sur Cham, père de Canaan, un jeu de mots hébraïque sur le nom de Japhet expliqué par le verbe *yaphtha* «élargir» : «Que Dieu mette Japhet au large»!, prophétie un peu vague, comme elles le sont souvent, mais que le japhétisme illimité de Marr semble avoir voulu réaliser à sa manière, car les descendants de Sem et de Cham ne l'ont guère inspiré. Dans le «Tableau généalogique des langues japhétiques» inséré dans la préface de sa *Grammaire laze*, p. XXIII, le second rang de Japhet dans l'ordre de la naissance se transforme visuellement en position centrale, selon le schéma linéaire horizontal (gauche-droite) de l'écriture qui sert à représenter la descendance. Cette question de position semble l'avoir préoccupé, car, dira-t-il aussi, Japhet doit avoir le numéro un, en second lieu sont venus Sem et Cham, et ce sont les Indo-européens, arrivés les derniers, qui devraient avoir le numéro 3... La Bible, elle aussi, nommait les descendants de Japhet les premiers, «d'après leur pays et chacun selon sa langue» ou «selon leurs clans et d'après leurs nations» (*Gen.* 10, 2-5). On y remarque les noms de peuples indo-européens, les Mèdes, les ancêtres des Grecs, Ioniens (Ἰόνες) cachés sous le nom de Yavan, les Danaens (qui peuvent en même temps évoquer la tribu frontalière israélite de Dan, celle de Samson, héros d'aventures interethniques matrimoniales et guerrières), et ce nom de Tubal, qui désignait un peuple du Taurus mentionné par les annales assyriennes: associé à Caïn, qui porte le nom sémitique du forgeron, Tubal-Caïn, évoque tout un mythe, celui de la métallurgie (qui commencerait avec l'arme «métallique» utilisée par Caïn pour tuer Abel ³), bien enraciné au Caucase avec les Chalybes, associé par la Genèse (4, 22) à des noms de

³ Mais comment Abel aurait-il pu offrir à Dieu les premiers-nés de son troupeau et leur graisse sans se servir de quelque «couteau» sacrificiel? Violence et Sacré, séparés dans le mythe, se rejoignent dans l'image du métal...

peuples. Marr, dans son «Tableau généalogique des langues japhétiques» appellera «tubal-caïnique» le groupe de langues dont sont issus le mingrélien et le laze, tandis qu'il tire un autre nom japhétique (Mesheq) du côté des ancêtres du svane et du géorgien. La Bible a fourni ainsi à Marr l'idée d'un espace «japhétique» dominé par la Méditerranée, elle-même suggérée par la dispersion des Japhétides «dans les îles des nations» (*Gen.* 10, 5), donc espace de *spécification* des langues et des nations, à partir d'une origine unique, espace à la fois un et multiple, habité par un devenir calqué sur la notion de procréation — que Marr va chercher à élargir par le verchik jusqu'au Pamir, par Sumer jusqu'en Chine, par le tchouvache jusqu'à l'Altaï, par l'Égypte jusqu'à l'Afrique saharienne et noire, sinon jusqu'aux Indiens d'Amérique (que l'Europe a connus, suggère-t-il, bien avant Christophe Colomb...).

L'unité de langue originelle sera affirmée plus loin par la Bible *sans aucun lien avec Noé et sa descendance qui témoignaient de langues et peuples séparés en vertu d'une croissance et multiplication naturelle*. Elle servira à introduire inopinément la construction de la tour de Babel. Il s'agit donc, pour Babel comme d'ailleurs pour le déluge, d'un mythe à part, qui a sa logique propre et n'a pas été coordonné avec l'ensemble du contexte biblique. Du moins, il ne sera plus question dès lors d'un développement naturel consécutif au déluge, mais d'une intrusion de la volonté humaine dans le monde de la nature, suivie de l'intervention divine. Au début «tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots». En fait, le texte hébreu parle littéralement non pas d'une langue unique primitive, mais d'une «lèvre unique», et cette lèvre, porte visible de la parole, a sa valeur symbolique à l'entrée d'un mythe monumental sur l'origine des langues. Elle fait voir, à l'origine de la parole, une réalité concrète, la bouche humaine, dont l'impact visuel est partout présent (cp. dans l'Évangile «alors, ouvrant la bouche, Il dit») : la parole biblique est ce qui passe par la porte de la bouche, elle diffère de notre parole quasi aérienne, déconnectée de son support humain. La lèvre-langue avait frappé Marr qui la cite, à l'appui de son hypothèse sur l'origine des nombres, comme une preuve de la distinction progressive du nombre «deux» (deux lèvres) à partir de «l'un» primitif (la bouche) — elle pourrait aussi évoquer chez certains une symbolique mystique juive de la bouche qu'on trouve dans les poèmes de Paul Célan — : alors au commencement était l'hybride : ... un/deux, en avant, marche?... Mais le mystère plane dès lors sur le «chacun selon la langue» qui accompagnait dans le chapitre précédent de la Genèse le phénomène biologique de la descendance. Curieusement le but avoué des constructeurs de la tour n'est pas seulement de «se faire un nom» en atteignant le ciel, mais de refuser la dispersion sur toute la terre (*Genèse* 11, 4). Dieu descend sur la terre pour punir ces prétentions, confond les langues et disperse les hommes. Mais comment le refus de la dispersion linguistique, puisqu'il fait partie de la motivation des maudits constructeurs, peut-il être une manière de renier Dieu, associée au péché d'orgueil?

Pour éclaircir Babel et le problème biblique de l'origine des langues, il faut sans doute imaginer quelque unité divine antérieure et supérieure, maintenue après le péché originel et même dans l'état de perversion et de violence qui a motivé la punition du déluge. La langue de Noé le juste, invité par Yahvé à entrer dans l'arche avec «ses fils et les femmes de ses fils» pour échapper au châtement et repeupler la terre sur la base d'une nouvelle «alliance», avait donc conservé l'unité première. La cohérence exigerait que, jusqu'au déluge tous ayant parlé la même langue, l'aventure de Babel soit à chercher du côté des malédictions qui frapperont Cham le troisième fils de Noé. Et de fait Babel est (dans un contexte généalogique qui se clôt, comme pour Japhet, sur la mention d'une répartition par langues et par pays) le nom d'une ville appartenant à l'empire de Nemrod, fils de Kush et petit-fils de Cham, et située, comme Akkad, au pays de Shinéar, qui sera aussi le pays de la Tour, et désigne clairement Babylone. Il est de tradition, d'ailleurs, d'interpréter la Tour d'après l'image matérielle et culturelle de la ziggourath babylonienne («la maison des fondations de la terre et du ciel»), d'insister sur le jeu de mots qui a été fait sur son nom : cette «porte de Dieu» qui suggère la confusion du «babil» si j'ose dire, et symbolise en même temps la puissance maléfique d'un empire multilingue, instrument des châtements divins. La proximité hébraïque des mots qui veulent dire «langue» et «nation», qui a traversé les deux «Testaments», a évidemment dicté la superposition de ces images : la punition par la langue est la punition-type d'un peuple ennemi, punition en figure, en attendant les autres.

N'y a-t-il pas cependant derrière cette image de la Tour des schémas plus fondamentaux encore? Les gratte-ciel qui attirent la foudre sont une vieille histoire, et le génie biblique de l'Amérique en a redécouvert la cruelle actualité. La construction de Babel commence par celle d'une ville (*Gen.* 11, 4), or la ville attire les malédictions : le prototype des constructeurs de ville, c'est Caïn. Mais on venait avant Babel d'assister à un autre type de punition divine, le déluge, cette montée des eaux qui a tout recouvert et noyé «les montagnes les plus hautes» (*Gen.* 7, 19-20). La Bible avait mis à la place d'honneur dans le récit du déluge (phénomène naturel) un modèle de construction humaine, un monument en miniature, à la fois antérieur et opposé à la tour, *l'arche* : dans un monde de violence condamné par ses péchés, mais dont Noé et les siens sont exceptés, Dieu indiquait en détail la manière de construire l'édifice du salut, qui permettra le repeuplement de la Terre. Quand, au moment du retrait des eaux, les montagnes réapparaissent, l'arche s'arrête sur «les montagnes d'Ararat», donc au Caucase méridional. L'indication sans doute est vague, le pluriel, avec le nom d'Ararat/Ourartou, désigne pour le rédacteur biblique un pays lointain, où nous reconnaissons l'Arménie. Mais il est bien évident que l'arche devait avoir un seul point d'accostage, et que c'est du mont Ararat proprement dit qu'il s'agit, même si pour les Arméniens d'aujourd'hui ce volcan, qui se voit de très loin et domine de très haut avec ses 5165 m le pays d'alentour, continue de s'appeler autrement (Magis), alors qu'Ararat est le

nom de la plaine située à ses pieds et dont il est, selon la formule de Marr, «le gardien éternel». Ainsi Marr n'a pas douté de l'enracinement caucasien de l'arche qui amorcera, avec le renouveau de la vie, la multiplication/division des peuples et des langues, et d'ailleurs il a dénoncé l'artifice des exégètes qui veulent transférer la montagne de l'arche dans la Syrie sémitique. Il est probable, simplement, que sa découverte personnelle, au sommet des monts arméniens de Gegham, des vichapes, ces énormes poissons de pierre qui témoignaient d'un culte préhistorique de l'eau, l'avait confirmé dans sa certitude.

En tout cas, l'arche, qui va s'ouvrir, est la figure matérielle d'une «double porte» (la bouche du sexe et celle de la parole), celle que symbolisent les générations issues de Noé, avec leur double multiplication, à la fois biologique (base de l'idée de «nation») et linguistique. D'autres contextes mythiques invitent cependant à d'autres interprétations. La version du déluge qui paraît la plus proche de la Bible est la version grecque qu'expose Ovide dans ses *Métamorphoses* (1, 136sq). L'arche y a pour variante un radeau habité qui, lui aussi, s'arrête sur une haute montagne définie par deux vers étonnants :

Mons ibi verticibus petit arduus astra duobus
Nomine Parnassus superantque cacumina nubes.

Il s'agit donc du Parnasse, la hauteur qui domine Delphes, présentée avec un chapeau de nuages et deux sommets (*verticibus duobus*, dualité bien visible pour les pèlerins qui montent, par la voie sacrée, vers le temple d'Apollon et le «nombril» du monde) dont les pointes (*cacumina*) semblent vouloir toucher les astres du ciel (*petit astra*). Le ton solennel du poète suggère que la montagne (dont une sorte de suspense entoure le nom) est porteuse d'un mystère caché dans sa forme même, donc prédestinée à l'aventure qui s'annonce. Et justement, les deux vers qui suivent immédiatement nous présentent un couple humain sortant de la barque: comme si *la dualité des sexes prolongeait naturellement la dualité symbolique de la montagne à double cime*. C'est Deucalion (le fils de Prométhée) et Pyrrha, sa compagne de lit (*consors tori*), sa sœur-épouse, qui l'incarnent, et ils vont semer rituellement des pierres (ces «os» des montagnes) pour donner naissance (selon qu'elles sont jetées par l'un ou l'autre) aux hommes et femmes qui assureront le repeuplement de la Terre⁴. Le mythe grec était populaire et, selon Platon (*Timée*, 22d) ses héros étaient invoqués comme ancêtres par les familles qui faisaient remonter leur généalogie aux origines de l'humanité. *Mais alors, si la double cime d'une haute montagne peut être en Grèce le symbole de la descendance humaine, à partir du couple qui en est l'initiateur, n'est-elle pas aussi, n'a-t-elle pas été d'abord, avant*

⁴ Les deux cimes éclatantes de blancheur pouvaient aussi évoquer l'allaitement d'une poitrine maternelle. Quant au jeu de mots grec qui superpose *λάας* (*lâas*) «pierre» et *λαός* «peuple», il est porteur, non créateur du mythe grec : les pierres et le peuple illustrent la double nature, physique et organique, rocheuse et génitrice, de la montagne.

la Grèce, la caractéristique éminente de l'Ararat caucasien? Les deux cimes jumelles du grand et du petit Ararat dominent un immense paysage, et leur stature géante,



Le grand et le petit Ararat

célébrée par la poésie arménienne, mais dont la célébrité dépasse les frontières de l'Arménie, avait dû s'imposer depuis les temps préhistoriques et traverser les millénaires pour arriver jusqu'à la Bible et jusqu'à nous. *C'est donc parce que les deux Ararat étaient une vieille image préhistorique de couple que l'arche de Noé a choisi leurs montagnes pour s'y fixer. Dès lors, sortir de l'arche, c'était suivre la pente de la montagne, descendre en amorçant la descendance humaine.* Et, bien entendu, l'image était d'autant plus suggestive qu'il y avait un sommet «mâle» un peu plus haut que l'autre; tandis que les nuées accumulées au-dessus d'eux montraient aux yeux la «cause» — voilée et «nuptiale»: *nubes, nubere, νύμφη...* — du déluge, les torrents et rivières qui suivent les pentes et les flancs donnaient une image dynamique de «conséquence» et de «descendance», suggérant ces peuples et ces langues entre lesquels les fils de Noé vont se partager.

Faut-il ajouter que l'Ararat ne faisait ainsi que spécifier un symbolisme cosmique élémentaire de la montagne, qui reproduit la silhouette d'une femme enceinte? La montagne est toujours «en mal d'enfant», comme dit La Fontaine (à la suite des fabulistes antiques), donc destinée à accoucher. Mais sa verticalité est aussi tournée vers le haut, vers les astres comme dit Ovide, et sa double cime peut continuer ou rejoindre ou menacer le couple cosmique déjà formé dans le ciel par le soleil et la lune, et leurs enfants innombrables, les étoiles. Le mythe de l'origine de l'homme et de ses langues se perd dans les brouillards noétiques du ciel et de l'eau, de l'orogénie et du symbolisme cosmique.

La montagne est à double sens, protectrice ou dangereuse, maudite ou bénie. Elle manifeste ce qui descend du ciel comme ce qui le menace, et elle fait penser à la tour de Babel, rapprochée des ziggouraths babyloniennes à titre secondaire, mais qui relève d'un schéma antérieur. Localisée par la Bible au pays de Shinéar, où elle s'élève au-dessus de la plaine, la Tour se présente comme une réplique maléfique de la montagne, parce qu'elle est élevée par la main de l'homme à partir de la Terre, création de l'orgueil humain, artéfact de briques en terre cuite et de bitume, opposé à la pierre des montagnes et à la nature, qui est toute divine. Tandis que la montagne géante, l'Ararat, appelle l'image de la descendance biologique, répartie entre nations et langues bien spécifiées, qui est en soi une bénédiction, la symbolique de la Tour est essentiellement linguistique, et le châtement divin qui consiste à confondre les langues des constructeurs, coupables d'avoir voulu se faire un nom, est, il faut y prendre garde, le contraire de la spécification, l'abolition du «chacun selon son espèce» qui appartenait à la création divine. Principe d'identité, il était appliqué aux animaux, aux plantes et à toute chose au Paradis comme dans l'arche, et confirmé par le «chacun selon sa langue, selon leurs clans et d'après leurs nations» de la descendance de Noé, sans que le déluge y soit pour rien. Le nom de famille, marque distinctive, modèle et gardien de cette identité, devenait un nom de peuples. Aussi, quand Marr fait des noms de peuples la base de ses recherches, il obéit aux schémas bibliques. Mais il y a deux manières bibliques d'appréhender la multiplicité des langues. L'une (que l'on vient de voir) situe la langue dans le cadre naturel de la multiplication de l'espèce humaine. Elle pourra se fixer sur l'image maternelle de propagation de la vie, et l'on parlera d'une langue-mère primitive (sacralisée comme l'a été l'hébreu; recherchée sous la forme concrète de syllabes primitives en petit nombre, sous le nom moderne de langue «nostratique»; ou d'une langue spécifique, associée, sous le nom de langue maternelle (en géorgien *deda ena*) à la notion, par ailleurs masculine, de patrie. Elle ne pose aucun problème de genèse dans la mesure où, selon le modèle biblique, elle fait de la langue, comme de toute chose créée, la manifestation multiforme des dons du Créateur. L'autre manière revient à envisager la langue avec ses mots comme un outil multiforme, un instrument de communication, de saisie et de transmission du «sens». Et c'est cet outil dont l'histoire est celle d'une spécification, commencée avec le langage cinétique ou manuel selon Marr, dont l'origine mythique s'appelle Babel : aventure exceptionnelle, analogue à celle du jardin d'Eden, commencée dans un paradis originel (la langue ou «lèvre» unique de l'intercompréhension totale), mais où le péché d'orgueil de l'homme (la construction d'une «ville» et de la «Tour» jusqu'au sommet du ciel) évoque celui d'Eve, séduite par la promesse du serpent : «vous serez comme des dieux», associée à la consommation du fruit défendu). Le but que se proposent les constructeurs est ressenti par Dieu comme une menace personnelle et provoque son intervention punitive : la confusion des langues. En fait, Babel est (comme il arrive fréquemment dans les mythes) la transposition au plan de l'événement d'une

situation qui dure, celle du peuple hébreu dans son environnement multilingue, dominé par l'empire maudit de Babylone. Il reste sous-entendu que Babel n'est pas l'humanité tout entière, c'est une aventure localisée. Le peuple de l'Alliance demeure implicitement le gardien de la « parole de Dieu ». Mais alors comment concilier Babel, aventure localisée, source de la confusion des langues, et le déluge, source de leur multiplication, qui est universel ?

Il y a, en fait, deux images qui correspondent à deux représentations possibles de la marche du temps, et de toute généalogie, celle des hommes comme celle des langues, et elles se résument dans les deux directions qu'impose la verticalité de la montagne et des rapports terre-ciel. L'eau du déluge monte pour inonder le monde, puis redescend, fait disparaître les cimes, puis les laisse réapparaître. Les généalogies, aujourd'hui comme hier, parlent aussi bien d'ascendants que de descendants; et la Bible connaît d'ailleurs un autre artéfact à double sens de la relation de l'homme avec le ciel, plus modeste que la tour et étranger à l'intervention directe de la divinité : celui de l'*échelle* (l'échelle de Jacob par exemple). Avec ses montants verticaux et les paliers successifs de ses échelons, dont les stades de Marr seront le nom socio-linguistique, elle offre une première ébauche d'une synchronie (horizontale) combinée avec la diachronie verticale de ses montants. L'image ancienne de ces axes du temps prendra une forme ascendante dans l'*arbre généalogique*, modèle organique traditionnel, et en ce sens supérieur à tout artéfact, d'un devenir humain où les stades ou échelons sont remplacés par des branches ou des nœuds, où l'origine se confond avec des racines plus ou moins souterraines, d'où la sève partira pour monter vers le ciel de l'avenir. L'arbre, repris par Marr, dessine la perspective de l'évolution des langues dans un cadre de vie qui est censé ignorer la mort; ses racines végétales, forme concrète de la notion d'origine, sont superposables au substrat animal de l'homme et, à travers une série de spécifications, la vie puisée dans les profondeurs monte vers quelque épanouissement final, comme si unité et diversité se conciliaient au terme d'un devenir organique au sein de quelque uni-diversité finale : tel est le rêve de la langue unique future, que les espérantistes espèrent préparer et que doit réaliser la société sans classe au terme de la construction communiste. Messianisme laïc, parfaitement absent du récit biblique de Babel, mais non pas de la pensée d'un Zamenhof, créateur de l'espéranto, et volontiers interprété comme un ersatz de religiosité par ceux qui font de la révolution elle-même le substitut d'un rêve paradisiaque, — tel Berdiaev soulignant le rôle de l'utopie des vieux-croyants dans l'accueil fait à la propagande bolchévique. Le christianisme situera Babel dans cette perspective, en opposant à la confusion des langues l'avènement, au lendemain de l'ascension de Jésus-Christ, de l'intercompréhension linguistique inaugurée par le miracle de la Pentecôte. Symbolisé par des « langues de feu » descendues du ciel et accompagnées d'un souffle violent, c'est une image du support fondamental de la parole, *le souffle*, dont le nom se confond avec celui de l'Esprit, *spiritus*, et définit la troisième personne de

la «Trinité» divine. Autrement dit la Bible, qui était d'abord parole et dont le sens spirituel tenait au fond en deux mots «Dieu dit», unit pour les chrétiens son sujet à son verbe avec l'aide du Fils sous-entendu. La divinité de la parole, matérialisée par la vision miraculeuse, aérienne et ignée, de langues plurielles, trouvera ensuite son image miniaturisée dans une «langue des anges», située au-delà de toute lettre sinon de tout sens, confusément présente, sous forme répétitive, dans le «parler en langues», individuel ou collectif, des croyants exaltés. Mais, là encore, il faut peut-être séparer l'interprétation-hension de la Pentecôte d'une part, qui respecte la spécificité des langues parlées par les divers auditeurs du message apostolique, et d'autre part la confusion manifeste des paroles prononcées dans les assemblées mystiques. A moins, bien sûr, que le miracle de la Pentecôte ne soit lui-même qu'une construction de l'imagination syncrétique, à partir du bilinguisme naturel de la diaspora juive, qui aurait permis aux innombrables bilingues présents à Jérusalem de comprendre les apôtres...

L'auréole de ce sacré néo- et vétéro-testamentaire qui entoure encore de nos jours le problème de l'origine des langues fait partie de tout un environnement concret d'images et d'idées où nous perdons pied nous-mêmes. La volonté d'échapper à l'incompréhension issue de Babel était indirectement présente chez Marr, mais elle reste prudente. Il s'en tient aux tâches pratiques du présent soviétique, à l'unification des alphabets, mais son image de l'arbre des langues en dit peut-être plus long que ses théories du devenir linguistique et de ses stades : enraciné dans l'«amorphisme» originel, émergé dans l'agglutinance pour atteindre le japhétisme et, au sommet de sa croissance, les langues flexionnelles et indo-européennes, l'arbre de Marr laisse circuler de haut en bas une sève inépuisable, ce qu'il a appelé ailleurs «la divinité des forces créatrices» (qu'il reproche aux indo-européistes d'ignorer). Mais les branches séparées ne se rejoignent pas. C'est le tronc commun qui emporte vers les cimes le principe d'unité. Les images de montagne et de tour, d'arbre, de branches et de racines paraissent sans doute archaïques, marginales et étrangères à l'esprit «scientifique» de ceux qui se posent maintenant le problème de l'origine des langues, ou dont la modernité consiste justement à refuser le problème, sauf à transporter ses données de base dans l'observation méticuleuse des grognements et de la mimique du chimpanzé, car l'animalité garde son charme, sa dignité de matière vivante à mi-chemin de la matière et de l'homme, sa fonction de source inépuisable... Le pouvoir structurant de l'image, avec les moyens décuplés que lui donne la technique moderne, tend cependant à modifier les méthodes d'analyse et la réalité entrevue. La pensée, que Descartes confondait avec l'être, aimait remplacer les repères visuels concrets de nos ancêtres par des concepts, des coordonnées linéaires, des abstractions mathématiques. La pensée mythique, favorisée par le contact des peuples naguère lointains ou «émergents» et le regard ethnologique de l'homme sur lui-même, revient à la mode, et sans refuser l'obscurité clarté de l'animal humain primordial, elle rend son actualité à Marr qui la connaissait bien.

Je voudrais simplement ajouter à mon analyse un peu embarrassée de Babel l'interprétation récente, pratique et concrète, dont le philosophe Paul Ricœur s'est fait l'écho. Babel n'est pour lui qu'une répétition du drame survenu au jardin d'Éden : la division créée en l'homme par le péché originel a son parallèle dans la division des langues. Les langues maintenant sont plurielles, «donc imparfaites» (a dit Mallarmé), mais l'unité brisée laisse des traces, une blessure, une cicatrice. La faute originelle qui avait rompu l'unité première du couple homme/femme s'était prolongée par le meurtre d'Abel, mais la déchirure sanglante de la fraternité humaine créait une sorte d'appel d'air, une invitation à restaurer l'unité dans le temps d'une ascèse. Il en est de même de la déchirure babélique du tissu linguistique, *felix culpa* qui alimente l'espoir d'une reconstruction, d'un retour à l'unité. La parole, la communication langagière, dont le couple locuteur/récepteur serait une variante du couple formé par Adam et Eve, peut sans doute rêver de sa régénération dans une perspective messianique ou pentecôtiste, mais Ricœur entend donner à sa perspective une orientation rationnelle et pratique en l'appliquant à un des grands phénomènes linguistiques contemporains : l'apprentissage des langues étrangères et le développement sans précédent de *la traduction*, avec l'arsenal formidable des moyens techniques et humains dont elle dispose.

Tout traducteur sait que les langues sont foncièrement intraduisibles, que le mot le plus simple, par exemple le français *table*, n'a pas le même sens que *Tisch* ou *stol*, que Pouchkine en version française n'est pas Pouchkine, que les traductions occidentales d'une même poésie chinoise diffèrent au point de sembler remonter à des textes originaux différents. Peut-être pour une raison fondamentale, parce que toute parole n'est en elle-même que la traduction d'une réalité qui nous échappe, si l'on en croit Hamann, le prédécesseur mystique de Novalis. En d'autres termes, l'interprète qui veut faire passer son message doit restaurer une harmonie qui ne sera jamais parfaite à l'intérieur de «couples» divisés, menacés par la trahison, contraints d'apprendre à cohabiter dans la fidélité : celui que l'interprète forme avec son auteur, celui que forment les deux langues entre lesquelles il ne peut que jeter un pont fragile. La fidélité n'est pas facile, elle doit se construire : telle est la «spiritualité» biblique offerte aux traducteurs, héritiers de Babel, selon Ricœur.

MARR ET LES MYTHES GRECS. ATLAS ET PROMETHEE

Passons maintenant aux mythes grecs dont Marr s'est aussi réclamé et qui seront plus clairs. Il avait appris le grec au gymnase de Koutaïssi, et commencé, en lisant Strabon et Arrien, à méditer sur les noms de peuples, notamment ceux des bords de la mer Noire. Son Caucase n'était donc pas celui des Russes et de leurs poètes — cette cime géographique d'où le lyrisme dominateur d'un Pouchkine pouvait admirer «en-dessous» de lui «le grondement des torrents et la naissance des avalanches», mais plutôt

celui des Grecs et de leur fantômes, des Amazones, de Médée et des Argonautes, surtout de Prométhée enchaîné qui a retenu son attention. La figure symbolique du héros a sans aucun doute avec sa doctrine des affinités profondes, et l'adjectif «prométhéen» est mis en avant sur la légende qui accompagne le portrait humoristique dont Patrick Sériot a orné le programme du colloque; mais quelles affinités? Selon la mythologie grecque, Prométhée est fils du Titan Iapétos, le *Iaphetus* latin, qu'il est naturel d'identifier au Japhet biblique. L'étymologie grecque de son nom renvoie au verbe *ijavptw* qui signifie «lancer, atteindre» (donc quelque chose comme «celui qui est projeté», sens conciliable avec l'idée d'expansion associée par la Bible au nom du deuxième fils de Noé). Japhet, à travers Prométhée et son fils Deucalion survivant du déluge, est l'ancêtre gréco-latin de toute la race humaine, *audax Iapeti genus, ... genus durum, Et documenta damus qua simus ab origine nati ...* En se réclamant de lui, plus encore que du Japhet biblique, Marr précisera les places respectives qu'ont dans sa pensée la Bible et la mythologie grecque. Les langues des Sémites contiennent, certes, des mots japhétiques, tels les noms de Yahweh, d'Eve et de la femme, mais elles n'offrent pas de témoignages comparables à celles des Japhétides, apportant surtout la confirmation de leurs légendes (la création du monde selon la Bible est un «conte du folklore japhétique». En langue japhétique, femme et côte, argile et homme sont un seul et même mot, ce que le Prométhée grec confirme, selon Marr, en façonnant l'homme avec de l'argile).

Le «japhétisme» de Marr se choisit donc un patronage grec qui est en même temps un défi. Les Titans avaient combattu contre les dieux et voulu escalader le ciel; leur châtement par Zeus apparente leur aventure à celle de Babel, comme le suggérait déjà Philon le juif dans son commentaire de Babel, d'après l'exemple des Aloades : ces Titanides avaient entassé les montagnes (Pélion sur Ossa) pour atteindre l'Olympe et attenter à la personne des déesses et des dieux. Le défi titanique de Prométhée aux dieux n'est pas seulement celui des cimes d'une *montagne* caucasienne dressée contre le ciel, c'est celui du *feu*⁵, car Prométhée est allé le voler au soleil pour le donner aux hommes, un feu entaché de démonisme, que rappelle dans la mythologie de Babel la cuisson impie des briques utilisées pour élever la Tour jusqu'au ciel. Toute une tradition littéraire avait depuis l'Antiquité fait de la conduite sacrilège de Prométhée, qui transforme le bien dérobé aux dieux en don bénéfique pour les hommes, une *felix culpa* en son genre, et l'idéologie de la Révolution athée, celle d'Octobre et de ses interprètes littéraires, comme d'ailleurs l'idéal libertaire et l'imagerie du Grand Soir, faisait au *bogoborec* une large place en associant les flammes de l'incendie à la lutte contre la religion et aux perspectives cosmiques de la *stixijnost'*, à des Scythes déchaînés, à une tempête apocalyptique soufflant sur le monde. Il passe dans la glottogénèse de Marr un souffle

⁵ L'association du feu et de la montagne dans le mythe de Prométhée a pu être inspirée par la vision des cimes enneigées, illuminées matin et soir par le soleil...

iconoclaste de communion avec les éléments déchaînés, qui fait tourbillonner ensemble, et les mythes et les Scythes, et la Bible et la Grèce, sinon le Christ et les gardes-rouges de Blok... Marr voyait surtout en Prométhée le héros du Caucase, où le mythe grec le disait enchaîné, tandis que le folklore caucasien lui-même, géorgien et autre, proposait en la personne du géant *Amirani*, défini par Marr comme un *dvojniki solnečnogo boga*, une figure analogue : un frère ou un prototype? La parenté des deux héros n'est pas nécessairement une filiation directe, comme on l'affirme assez souvent, et je croirais plutôt qu'avec le motif des chaînes ils ne sont qu'une projection de la symbolique générale, propre à la montagne: celle d'une nature captive, prisonnière de la glace et de l'hiver, image d'ailleurs bien attestée par la langue grecque comme par la langue russe et d'autres... Ajoutons que le linguiste caucasien Marr avait, bien sûr, lui aussi ses chaînes symboliques à briser : le carcan de l'indo-européisme, qui enfermait la linguistique.

Mais Prométhée avait un frère, Atlas dont la tête soutient le ciel; il a retenu plus brièvement l'attention de Marr, et pourtant les quelques lignes qu'il lui consacre sont hautement significatives. D'après lui, en effet, Atlas n'est pas seulement le Titan condamné par Zeus à soutenir le ciel sur ses épaules, selon l'image simplifiée que nous en a laissée l'Antiquité : tandis qu'il touche le haut du ciel par le sommet de sa tête, *il plonge par ses racines (je traduis exactement Marr) dans le sol préhistorique où s'est produite l'humanisation de la langue animale; Atlas est donc une parfaite image du japhétisme et des Japhétides*. Or il se trouve que cette interprétation marrienne d'Atlas, différente de celle qu'a vulgarisée l'Antiquité classique, est celle de la Grèce archaïque. On peut l'illustrer par une peinture de vase datée de 560 av. J.C., marrienne et japhétique à tous égards, reproduite ci-contre, dont le langage pictural, vaut peut-être bien des discours. Atlas était situé par les Anciens aux frontières de la nuit, aux extrémités de l'Occident méditerranéen, là où de hautes montagnes et l'Océan Atlantique portent encore aujourd'hui son nom. Il reliait donc le monde de l'ombre au pôle céleste. Le peintre montre cet enracinement du Titan dans les profondeurs de la terre et de la mer, symbolisées par le signe animal du serpent («le terrestre», *zmeja/zemlja* comme l'a rappelé Marr), tandis qu'on voit le sommet arrondi de la tête d'Atlas se prolonger en dôme du ciel nocturne couvert d'étoiles. C'est donc un équivalent marrien du «ciel d'en haut» rejoint par «le ciel d'en bas», ce *Himmel/semelle* sur lequel il fantasmait, mais dont il ressentait profondément la dynamique, illustrée par la création linguistique, partie de l'animalité et d'une base informe d'où elle montait en continuité organique vers les étoiles flexionnelles. Atlas est ainsi l'équivalent d'un arbre des langues métamorphosé en stature humaine gigantesque. Mais cette symbolique japhétique dépasse en profondeur tout ce que l'intuition de Marr avait deviné. Car *la peinture de vase associe Atlas, dans un couple antithétique, à son frère Prométhée, enchaîné à une colonne (comparer les colonnes d'Hercule...), autre image de la montagne, artéfact du Caucase dont elle est, comme la fameuse Tour, une miniature*. Prométhée, héros du feu dont il va voler l'étincelle à la roue solaire, est

associé par définition au soleil levant, à l'orient (donc au Caucase pour les Grecs), opposé à l'ombre occidentale d'Atlas où le soleil vient se noyer dans l'Océan qui porte son nom; et le soleil levant est symbolisé traditionnellement par un aigle (l'opposé du serpent d'Atlas), modèle royal de l'audace victorieuse, mais aussi «dévorant» comme le feu. Enfin, l'aventure du feu, associé à la métallurgie, vieille tradition caucasienne, suggère aussi l'aube de la civilisation. La peinture grecque montre l'extraordinaire convergence des symboles mythologiques, mais cette mythologie n'est pas en l'air, elle est inscrite dans l'espace : la symétrie est-ouest du héros solaire oriental et de son frère nocturne des extrémités occidentales, c'est celle des deux côtés de la Méditerranée, celle des deux Ibéries auxquelles Marr joint les Berbères de l'Atlas africain, celle des Géorgiens et des Basques, de la Svanétie et de l'Hi-span-ia. Le vase grec traduit une vision mythologique du berceau méditerranéen de notre culture, base de l'espace «japhétique», organisé selon un axe horizontal Est-Ouest copié sur le mouvement diurne du soleil, qu'aujourd'hui encore les cartes géographiques de nos «atlas» visualisent, avec l'Espagne à gauche et le Caucase à droite, mais aussi soulevé par la dynamique verticale d'une relation terre - ciel qui porte et emporte les langues et les civilisations.



Atlas et Prométhée

Coupe laconienne d'Arcésilas

ili...

Kak grečeskaja mifologija podverždaet osnovnye položenija jafetidologii

UNE SOURCE PERSONNELLE DE L'HYBRIDATION LINGUISTIQUE?

Au-delà des mythes et de leur caution grecque ou biblique, au-delà de l'enracinement caucasien de Marr, je voudrais simplement évoquer pour terminer une dynamique cachée de sa pensée, d'autant plus importante qu'elle reposait sur un fait inavouable. C'est le secret de sa naissance à lui, un secret tout relatif d'ailleurs, car en Géorgie «la chose» était notoire. Le vieil agronome Ecossais veuf auquel il doit son nom, qui l'a élevé et dont la piété filiale de Nikolaj Jakovlevič célèbre les mérites dans son *Autobiographie*, âgé de quelque 85 ans et devenu incapable de procréer, avait été

remarié précipitamment avant la venue au monde de Nicolas à une Gourienne enceinte nommée Charachidzé-Margouliaria, pour éviter le scandale d'une naissance illégitime. En vain, cependant, les héritiers authentiques du père intenteront un procès pour contester à l'autre sa part d'héritage, l'affaire n'aboutira pas «faute de preuves». L'autobiographie conformiste de Marr n'en a pas soufflé mot, à part une allusion vague à des difficultés de famille incompréhensibles. Il ne s'agit ni de rappeler l'affaire pour juger ou simplement sourire, ni de réexaminer la personnalité de Marr en la réduisant à un cas particulier du mythe du «bâtard», où il se retrouverait en bonne compagnie, sinon avec son compatriote Joseph Djougachvili lui-même. Disons seulement que notre Caucasien avait en somme un «faux-père indo-européen», et un père de l'ombre qui par son existence même déniait toute valeur à la filiation officielle, au texte écrit de l'état-civil, donc au patronyme et au nom de famille du fils. Marr n'était-il donc pas le premier des hybrides? La sève cachée de l'arbre, les forces créatrices supérieures à toutes les catégories figées, c'était lui, «l'enfant naturel», qui en était porteur; il ne trouvait, derrière son visage purement sociologique, mais «légitime», que le contour flou d'une maternité sans nom, une sorte de matriarcat spirituel ou de «couvade», d'où allaient émerger les noms et les langues du monde, à travers un système spermatozoïdal de protoéléments, suivis de gestations et d'accouchements successifs. Ses attaques contre la filiation généalogique des langues chère à Meillet, contre la priorité donnée à l'écrit sur l'oral, et même leurs références secondaires à l'opposition entre idéologie bourgeoise et idéologie soviétique, étaient donc en un sens une «superstructure», dont l'état-civil avait fourni le prototype, écrit menteur alors que la vérité vivante de la naissance était sur toutes les bouches. Mais *l'exception du cas Marr confirmait en fait une règle, elle mettait seulement en lumière un processus universel, qui régit tous les rapports de la langue et de la pensée : Marr illustre simplement par sa naissance un cas particulier de cette différence entre nature et convention qui est justement le problème crucial du langage si l'on en croit le Cratyle de Platon.* Et les flots de commentaires suscités par le rapport de la parole à l'écriture sont du même ordre. C'est le sens de la Nature, de sa puissance créatrice dont l'origine comme la fin plongent dans l'obscurité, qui a inspiré Marr. C'est cette large perspective, où les frontières du discours, communication instable, s'effacent en rejoignant celles de toute origine et de toute fin, que dessine le *Novoe učenie ob jazyke*. Elle reproduit à sa manière la frontière historique du Caucase, qui a opposé la permanence cachée de son identité aux vagues culturelles successives de ses envahisseurs, nouveaux venus qui ont surimposé leur ordre aux fragments conservés de celui qu'ils brisaient ou brimaient. Le Caucase n'est pas un pont (entre l'Asie et l'Europe, c'est-à-dire un lien artificiel), il est un nœud, *uzel, ne most*, a dit Marr dans un de ses derniers messages (Tbilissi 1934), et le nœud est un berceau de vie qui porte dans ses replis le secret de son origine. Sans cesse des couples, des hybrides s'y sont créés. Marr, qui connaissait tous les peuples et toutes les langues du Caucase, refusait aussi

bien leur absorption dans l'orbite russe que le repli nationaliste de certains de ses compatriotes, il s'en est ouvert à l'occasion de la fondation de l'Université de Tbilissi en 1919, et sans doute a-t-il rêvé de ce grand Caucase fédéral, centré sur lui-même, que la Russie s'obstine à nier.

Concluons. Le romantisme du jeune Lermontov avait illustré jadis son idée du Caucase dans un poème qui opposait le Kazbek au Chat, c'est-à-dire à l'Elbrouz russifié, symbole d'un empire qui apporte avec lui la technique et la civilisation occidentales : modèle du faux dialogue, où la parole est à sens unique, appartient aux armes et à l'autorité. Le poète russe penchait déjà du côté du Kazbek qui se tait, du silence, de l'Orient enchaîné, il n'avait d'ailleurs pas l'idée d'une troisième cime, d'un troisième «élément» physique, d'un Ararat qui relance le devenir du monde, et se contentait de situer loin de Pétersbourg le vieux couple de l'immobilité et du mouvement, celui que Marr lira dans la philosophie ionienne comme dans l'histoire de la parole et de ses stades.

L'effondrement de l'Empire des tsars accentuera ce genre d'intuition. A la lumière de ses éclairs, l'orage révolutionnaire laisse entrevoir une genèse universelle, avant lui cachée, celle du temps et de l'histoire. L'un des noms que porte cette découverte est le *cosmisme*, un autre la *stixijnost'*, dont la condamnation par Lénine a surtout montré la vigueur. Elle a pris différentes formes, que ce soit l'espace eurasiatique de Khlebnikov qui ranime les thèses naturalistes du *Cratyle*, joue aux palindromes avec la langue et veut faire couler la Volga à l'envers en se recommandant de Razine ou Pougatchov, que ce soit Blok qui redevient Scythe et sent vaciller toutes les valeurs dans le vent de la Révolution (*Veter, veter, na vsem belom svete*). Le terme de cosmisme lui-même revient plusieurs fois chez Marr, qui a insisté sur les communions cosmiques de l'homme primitif, attestées par son analyse des mots terre, ciel, soleil, lune, femme, eau: il croit voir ce qu'il appelle *zemlja-tverd'* se transformer en *nebo-tverd'*, en feu, en fumée, esprit, ombre et cadavre, etc.

Mais le cosmisme aujourd'hui, en ce début du XXI^{ème} siècle, n'est-il pas entré dans la mentalité courante, non seulement par l'impact des voyages dans la lune, des satellites et des sondes interplanétaires, mais par la prise de conscience de l'interdépendance entre l'activité humaine et les lois de l'univers, enfin par la vulgarisation des communions cosmiques instinctives encore vivantes chez les peuples africains, amérindiens ou océaniques (révélées par la diffusion des enquêtes ethnologiques), ou ramenées du fond du passé grâce à notre meilleure connaissance des vieilles civilisations (préhellénique, égyptienne, sumérienne, chinoise, etc.)?

Or cette mutation de l'espace «noétique» semble converger avec celle qu'opère plus ou moins à notre insu le grand brassage linguistique de notre temps, où les contacts internes des langues européennes ne sont pas seuls à intervenir, car les mondes sémitique et asiatique sont désormais tout proches. Ce brassage ramène à la surface de l'actualité les suggestions des profondeurs, celles qui nous viennent de certaines langues lointaines, et notamment du vieux modèle caucasique. Dans une société où l'ordre de la

langue, qui domine aujourd'hui le monde de la communication et de l'information, est tout-puissant, mais couvre un individualisme et des fragmentations extrêmes, la mosaïque caucasienne encadrée par des empires nous propose son miroir. Les mots, que les langues du Caucase peuplent d'infixes et de suffixes comme à plaisir et structurent selon la dynamique ergative, qui met constamment en balance l'identité du sujet et de l'objet, semblent refléter une image de notre monde: pareil, en un sens, à ces gens du Caucase que Marr avait côtoyés et étudiés, ils représentent un conglomérat de fragments, semblables aux restes dispersés d'un monument, ruiné, à reconstruire ou à restaurer : on ne sait pas. C'est le phénomène qu'Yves Bonnefoy (analyste subtil des rapports de la poésie et du langage...) appelle, à la fin d'un de ses poèmes, «le rayonnement des pierres descellées». Le Caucase n'en est d'ailleurs pas le seul exemple. De l'autre côté de la mer Noire, au sein du conglomérat balkanique, la Bulgarie qui a vu des peuples divers passer ou s'installer, se mêler ou se heurter, les Thraces et les Grecs, les Slaves et les Protobulgares, Byzance et les Turcs, a pu inspirer une vision comparable de la langue et du monde, la quête passionnée, à travers les fragments d'une unité sinon brisée, du moins rêvée; et sans doute peut-on considérer le linguiste Vladimir Géorgiev, même s'il s'en est défendu, comme un Marr bulgare...

Cette vision du monde a son charme. Marr, au fond, a fait avec les mots ce que le poète fait avec la rime qui se détache et rayonne en fin de vers, suggérant des liaisons ignorées par l'ordre de la prose. On a dit que la rime «brûle la corporalité du texte»; les mots qui inspiraient Marr, ethnonymes et toponymes en tête, sont des traces de ce feu, ils ont brûlé leur identité phonétique et ressemblent à des braises méticuleusement rassemblées. Leurs fausses étymologies sont au service d'une sorte de liturgie, habillée de science, mais née dans le cerveau d'un visionnaire. On peut les comparer à celles des Anciens ou du Moyen-Age, sur lesquelles on écrit aujourd'hui des livres, parce qu'au lieu d'enfermer le sens, comme nos étymologies phonéticiennes et rigoureuses, dans la prison de ses formes extérieures et pour ainsi dire dans son ossature, elles lui associent des tissus (des «con-textes») créateurs, des solidarités organiques, une mentalité qui autrement nous aurait échappé; il en est de même des «étymons» époustouffants de la Kaballe, dont les sortilèges numériques ne cessent d'aiguiser l'imagination en défiant le bon sens. Nous tenons bien sûr aux étymologies vraies et nous récusons les fantômes, mais qu'est-ce que la vérité, celle de la langue du moins? Si nulle marge ne la questionne, est-elle encore la vie? René Char disait qu'il faut savoir fermer les yeux pour voir; et laisser parler le silence. Mais il serait aussi facile de condamner, à la manière de Charles Nodier, les linguistes et leur linguistique que de rejeter Marr. Disons que le langage, comme tout ordre, a une ombre portée, dont il ne faut pas le séparer. Car dans tout ordre, tout discours, toute parole, au-delà même du fameux rapport nature/convention, la règle doit rester au service d'un jeu, et le jeu, ce n'est pas l'ordre, c'est la liberté et la vie : il faut les laisser à Marr, même si, à d'autres égards, encouragé par la consécration

officielle de ses idées, il s'est enfermé dans les filets de sa doctrine. Peut-être en a-t-il été déjà libéré indirectement par sa condamnation posthume elle-même. Un jour viendra (et, qui sait, il est déjà venu...), où les multiples fantasmes du *Novoe učenie ob jazyke* — son *Himmel/semelle*, sa «main» et son «chien», la vertigineuse mutation de *sob-aka/o-sob-a* couronnée par leur *dvojniki/ob/*, d'où surgissent les collectifs *ob-ščij, ob-ščestvo* — pourront se prévaloir d'un double mérite, assez exceptionnel en matière de linguistique : celui de faire souvent sourire et parfois songer.

© Robert Triomphe

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- MARR Nikolaj, 1912 : «Iz poezdok v Svaniju (letom 1911 i 1912 g.), *Xristianskij Vostok*, t. II, p. 1-36. [Voyages en Svanétie (été 1911 et 1912)]



© Patrick Sériot

Le Caucase, ou «Montagne des langues»